DEUXIÈME ANNÉE N° 48 — DIX CENTIMES — DU 27 MARS AU 2 AVRIL 1897

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

LA RÉVOLUTION

Il y a entre nous et ceux qui parlent souvent de la Révolution, qui l'attendent toujours, et ne se doutent pas qu'elle est déjà arrivée, qu'elle éclate aujourd'hui en Crète comme elle a éclaté hier à Cuba, comme elle éclatera demain en Grèce.

Peu nous importe — disent-ils — que les Crétois soient sujets des Turcs ou des Grecs! Leur idéal n'est pas notre idéal à nous, leur but n'est pas le nôtre.

Ces camarades attendent leur rêve de Révolution universelle, miraculeuse, se proclamant en tous les pays à la fois : ils l'attendent et déjà la lutte commence à leur insu.

Un peuple proclamant son droit de disposer de lui-même, de chasser ses maîtres, de secouer le joug imposé par la volonté des autres, d'être gouverné à son gré. Voilà la Révolution qui commence là-bas! C'est vrai que la volonté de ce peuple est encore à éduquer, il ne demande qu'à changer ses maîtres, à échapper d'un despotisme pour tomber sous un autre. Mais ce peuple est prêt à mourir pour réaliser son idéal tel quel; ces hommes préfèrent renoncer à la vie que de renoncer à leur volonté. Le jour viendra où ils saurontmieux ce qu'il leur faut,où ils auront un autre idéal de la liberté, — alors ils ne changeront pas de maîtres, ils les chasseront pour toujours.

Le Kaiser comprend cela, lui; jamais il ne consentira à ce qu'un peuple choisisse le gouvernement qui lui convienne, jamais il ne permettra un précédent aussi dangereux que le plébiscite.

Le tsar voit clairement le danger, et l'empereur d'Autriche, et le roi d'Italie sur son trône chancelant et troublé, et les gouvernements de France et d'Angleterre — ces pays soi-disant libres — tous comprennent bien ce qui est au fond de la situation : le droit de donner congé à un maître quelconque implique le droit de se passer de maître, que le peuple qui demande un roi au lieu d'un sultan aujourd'hui, peut demander une république au lieu d'un roi demain, et le jour après demain la liberté pure et simple — pas de maître!

Ils n'osent pas parler ouvertement; c'est « l'intégrité de l'empire ottoman » dont on parle, c'est « la paix de l'Europe » qui excuse leur inquiétude, ou ce sont des intérêts matériels à assurer! C'est à la lâcheté, à la cupidité, ou à l'égoïsme des peuples aveugles que les Salisbury et les Hanotaux font appel.

Et autour de la Crète, comme de grands oiseaux de proie, les Puissances attendent, envisageant la Révolution. La longue campagne commence; avant qu'elle soit finie, que de luttes acharnées, que de pleurs, que de morts, que de sang! Que de défaites, que de désespoirs, que de renaissances de foi, renouvellements d'efforts! La Révolution ne s'accomplira en une génération, ni en deux ou en trois : elle sera une longue série de défaites, aussi de victoires.

Pour nous, c'est assez que cela commence. Que ce soit à Cuba ou en Crète, en le Nord ou le Sud, l'Ouest ou l'Orient, aidons ceux qui luttent, n'importe le pays! Aidons de toute notre force! C'est la Révolution dont nous avons parlé si souvent, que nous attendons toujours; c'est la Révolution qui nous appelle. Ces hommes qui luttent sont nos frères; ces femmes qui souffrent avec leurs petits enfants sont nos sœurs. Aidons-les, ce sont nos camarades là-bas.

M. P.

PASSIVITÉ

Nos soldats et nos matelots sont donc en train d'organiser autour de la Crète le blocus, c'est-à-dire la guerre de la faim, en attendant que ce soit celle du canon.

Les a-t-on consultés? Est-ce de leur plein gré qu'ils vont collaborer à cette boucherie internationale? Non, pas plus qu'on n'a eu égard au courant d'opinion qui s'est prononcé, dans ce pays et dans d'autres pays, en faveur de la cause crétoise. Le gouvernement est tout : le reste de la nation ne compte pas : il n'a qu'à marcher au doigt et à l'œil, et à payer la note lorsqu'on la lui présente.

Nous avait-on cependant assez rebattu les oreilles de lieux communs dithyrambiques en l'honneur de notre belle Constitution, sauvegarde de toutes les libertés?

Dès les bancs de l'école, on nous serinait cet air bien connu : « Aujourd'hui, la France ne peut plus être engagée dans une guerre contre sa volonté (1) »... rengaine retrouvée, depuis, avec des variantes à peine appréciables, dans des centaines de journaux ou de discours. Et ni l'expédition du Tonkin, ni celle de Madagascar, malgré leur impopularité caractéristique, n'ont été capables de nous éveiller. Sera-ce celle de la Crète qui nous tirera de notre torpeur?

Finirons-nous par voir que la liberté sous un gouvernement est à peu près celle d'enfants en bas âge, dont les biens seraient gérés ou plutôt dilapidés par des tuteurs infidèles? Notre minorité durera-t-elle toujours? Ne nous émanciperons-nous jamais?

Il est vrai que, moins on voulait nous donner la réalité plus on s'est efforcé de multiplier les trompe-l'œil et les apparences. Comme substitut de notre volonté confisquée, on nous a donné celle des Chambres; et nous nous sommes tenus pour satisfaits.

Voici, en effet, dans son texte intégral, la phrase que j'ai transcrite plus haut incomplètement. « Aujourd'hui la France ne peut plus être engagée dans une guerre contre sa volonté, puisque aucune guerre ne peut être déclarée par le président de la République sans l'assentiment préalable des Chambres. »

Eh! oui; mais les Chambres, c'est encore le gouvernement. Si, comme dans l'espèce, elles délivrent à celui-ci un blanc-seing pour commettre toutes les infamies qu'il lui plaira, nous sommes bien obligés d'en passer par son caprice devenu loi. Dandin, tu l'as voulu! Il n'y avait qu'à ne pas abdiquer en faveur de ces potentats au petit pied, qui disposent souverainement de nous, de notre sang, de notre or, de notre dignité; en faveur de ces despotes nerveux, dont les desseins inconsistants se modifient selon que la tête de tels ou tels ministres leur revient ou leur déplaît.

La passivité, voilà le mal dont nous mourons; car elle est tout justement le contraire de la vie. Et nos gouvernants n'ont certes rien négligé pour étouffer en nous les moindres soupçons de spontanéité.

Ils ont mis la main sur l'école du peuple : ils l'ont rendue obligatoire, afin que nul ne pût échapper à la plus puissante des tyrannies, celle qui s'infiltre sournoisement du cerveau dans tout l'être.

Et là, ils ont pétri à leur aise cette pâte docile de futur prolétaire, contribuable, électeur et soldat.

L'esprit d'obéissance étant le levain essentiel pour opérer toutes ces belles transformations, ils le lui ont infusé libéralement, en musique même : il faut bien, un tantinet, dorer et sucrer les pilules amères. Et les écoliers ingénus ont chanté :

Un enfant se fait aimer
Par sa complaisance;
Il peut aussi charmer
Par son innocence.
Mais en fait de qualité,
La meilleure, en vérité,
C'est l'obéissance,
Oui!
C'est l'obéissance!

. . . . . .

A quoi bon se mutiner,
Quand on sait d'avance
Que *la loi* peut refréner
Toute résistance?
Puisqu'il faut, jeune ou vieux,
Plions-nous de notre mieux
A l'obéissance,
Oui!
A l'obéissance (1).

N'est-il pas vrai que voilà des sentiments bien terre à terre, et exprimés en vers qui ne sont tels (passez-moi le jeu de mots) que parce qu'ils rampent?

(1) *Leçons pratiques d'histoire de France*, par Zévort, recteur de l'Académie de Caen.

(1) *Chants de l'école*, 1re partie, paroles de A. Linden.

Source gallica.bnf.fr / Musée social-RECMA

Mais qu'importe s'ils façonnent à leur image ceux qui s'en imprégneront? L'Etat ne vise pas à former les intelligences : on n'aurait pas besoin de lui pour cette tâche : il ne tient qu'à les déformer.

Que serait la théorie sans la pratique? Celle-ci vient à la rescousse pour préciser aux enfants du peuple le genre d'obéissance qu'on attend d'eux.

Notre république, plutôt encore spartiate qu'athénienne, les habitue de bonne heure au stupide automatisme de la caserne : mouvements des bras avec flexion et sans flexion, par file à droite, en avant..... arche!

Abandonnés à eux-mêmes, ils ne seraient pas assez dociles, peut-être, le moment venu, pour tirer sur les cibles humaines qu'on leur désignera. On leur met donc entre les mains, ces frêles menottes qui jusqu'alors s'en tenaient au pistolet de deux sous, des fusils pour de bon. Et, de peur qu'ils ne prennent cela pour un simple jeu, à l'exercice est joint un commentaire, bien significatif, quoique musical :

On nous enseignera sous peu
L'exercice de l'arme à feu.
Dès la jeunesse, il faut apprendre
A combattre, à se défendre :
En avant, mettons-nous en rang :
Petit soldat deviendra grand, etc.

On ne veut pas être trop cynique : on leur dit que c'est tout bonnement pour se défendre. Mais il se trouve qu'après on utilise cet esprit de subordination, si patiemment inculqué, plutôt pour l'offensive que pour la défensive.

Qui attaquait au Tonkin et à Madagascar? Qui attaque en Crète? Malgré les faux-fuyants de la diplomatie, y a-t-il moyen de nier que ce soit nous?

Et n'est-il pas visible que le militarisme, tant qu'on n'aura pas rasé jusqu'à la dernière caserne, sera forcément agresseur, et que les parlements seront ses complices obligés et naturels?

L'œuvre d'abaissement commencée à l'école est continuée, plus tard, par le journal, qui achève d'annihiler dans l'homme ce qui peut lui rester d'énergie individuelle.

Et déniera-t-on toute responsabilité dans le grand crime qui se prépare, même aux feuilles bourgeoises dont l'indignation à son encontre est la plus sincère?

Si elles s'étaient moins étudiées à propager le respect de l'armée et de l'absurde discipline, si elles avaient eu moins de ménagements pour nos grandes officines d'iniquités légales, est-ce que ce mécanisme rouillé, et destiné pourtant à écraser encore bien du monde, aurait eu la force de fonctionner deux jours seulement?

Ils en sont tous là : ils veulent des lois et une armée, mais des lois libérales et justes, une armée douce et pacifique. Autant vaudrait réclamer un cercle carré.

Cette guerre contre les Grecs, c'est la guerre du fort contre le faible; c'est aussi la guerre civile, puisqu'il en est, parmi nous, si avachis que nous soyons, qui ont osé prendre les armes, pour protéger l'opprimé. Et tous ces fusils fratricides, ils auront été, de longue main, fourbis et chargés par les éducateurs officiels, par les journalistes juste-milieu; par tous ceux qui, pouvant éclairer les intelligences, ne le font pas, ou ne le font qu'avec parcimonie.

Si cette insurrection, celle des esprits, donnait ferme et avec ensemble, combien la tâche de l'autre serait réduite!

J. Degalvès.

DES FAITS

Nos pertes a Madagascar. — Du *Gaulois* :

Chiffre définitif et tristement éloquent relevé par les *Archives de médecine navale* : 22.850 hommes ont donné 7.498 décès, c'est-à-dire une proportion d'un tiers.

Le corps le plus éprouvé a été celui des sapeurs du génie, qui ont travaillé à la construction de la route et des ponts. Les deux tiers sont morts.

Vient ensuite un bataillon de chasseurs (63,2 pour 100), décimé après la marche forcée sur Tsarasotra.

Les troupes indigènes fortement encadrées par les Européens ont été les plus résistantes, mais les auxiliaires, soit indigènes comme les Sakalaves, soit originaires de l'Afrique du Nord ou de l'Ouest, comme les Kabyles et les Sénégalais, ont été fort éprouvés. Trois mille décès sur huit mille hommes.

MOUVEMENT SOCIAL

France.

La Grande Famille. — La caserne continue plus que jamais à être un séjour paradisiaque auprès duquel le paradis de Mahomet ne vaut guère mieux que le « carcere duro » sous les plombs de Venise. Presque quotidiennement nous parvient la nouvelle d'un suicide de jeune soldat. Leurs modes de suicide sont assez variés. Le plus grand nombre se tirent tout bêtement un coup de fusil dans la bouche. Ceux-là sont les bons soldats qui ne veulent pas, par une équivoque, occasionner d'ennui à leurs supérieurs hiérarchiques. Mais quelques-uns apportent dans leur suicide un raffinement des plus répréhensibles, car il a quelquefois l'inconvénient de créer quelques difficultés au ministre de la guerre, le bon papa en chef de la grande famille; c'est ce qui arrive quand, par exemple, un Chédel s'attache — telle Brunehaut — à la queue d'un fougueux cheval, ou qu'un Agostini pousse le machiavélisme jusqu'à se donner volontairement une indigestion de haricots tout aussi mortelle que celle qui emporta Vitellius.

Les romanciers de 1830, très amateurs de scènes d'amour nocturnes sur des lacs argentés du clair de lune, se plaisaient à faire s'écrier, au paroxysme du bonheur, par leurs amants enlacés : « Mourons! » Faut-il penser que nos jeunes conscrits, tout aussi épris de la « grande muette » que nos héros romantiques de leurs bien-aimées, soient comme eux impulsés d'un violent désir d'abîmer leur bonheur suprême dans la mort, pour éviter les désillusionnants réveils? Le nombre croissant des suicides dans l'armée porterait à le croire. Car on ne saurait un instant supposer qu'un métier si attrayant, si noble, si élevé moralement et intellectuellement parlant, puisse répugner au point de faire préférer la mort. Ce serait, en effet, à désespérer du patriotisme des jeunes générations!

Un soldat du 127e de ligne qui se trouvait dans un compartiment du train allant de Lille à Arras s'est suicidé en arrivant à cette dernière gare, d'un coup de revolver au cœur.

On ignore... etc.

Camioni Ange, jeune soldat du 141e d'infanterie en garnison au fort Saint-Jean, à Marseille, s'est tiré un coup de fusil au cœur. La mort a été instantanée. Il était au régiment depuis le 19 novembre dernier.

On se perd en conjectures... etc.

Un artilleur du 25e, en garnison à Châlons, nommé Elie Nouss, s'est suicidé, dans une chambre d'hôtel, en se tirant une balle dans la tempe. Il était originaire de Troyes.

A Marseille, un jeune soldat, M. Castelin, revenant des colonies, s'est tué dans un accès de fièvre chaude.

Quel recueil suggestif on pourrait faire du récit de toutes ces morts, pour refroidir l'enthousiasme de ces braillards qui s'enrubannent de la tête aux pieds et vocifèrent des âneries patriotardes, au jour du tirage au sort!

∴

Il se trouve à la prison de Constantine *dix* hommes condamnés à mort. Ce sont tous des militaires condamnés pour outrages et voies de fait envers des supérieurs.

La mère patrie va pouvoir s'offrir quelques pintes de bon sang!

∴

Un duel a eu lieu ce matin à Belfort entre deux capitaines du 151e régiment d'infanterie. Un des adversaires a été touché au bras droit; la blessure est peu grave.

Quel malheur! c'eût toujours été deux de moins à la prochaine.

∴

D'un journal bourgeois sans autres renseignements :

Brioude. — Arrestation d'un anarchiste. — La gendarmerie a arrêté à Brioude, à l'arrivée d'un train, le nommé Alexis Fromage, inculpé de provocation au meurtre dans un but de propagande anarchiste.

Il va être ramené à Lyon.

∴

Les Grèves. — Trois cents ouvrières et trente ouvriers de l'usine de tissage Leroux à Avremesnil, près de Dieppe, se sont mis en grève. Ces ouvriers réclament le renvoi du directeur, qui est trop rempli d'égards envers ses ouvriers. Les patrons refusent de se séparer d'un si bon chien de garde. Bien que les grévistes soient très calmes, la gendarmerie est sur les lieux.

André Girard.

∴

Un anarchiste bien connu dans la région d'Epinal, Ernest Nodot, âgé de vingt-huit ans, s'est suicidé, hier, en se jetant sous un train, au passage à niveau de la route de Mont.

Pour que le camarade ait mis fin à ses jours, il faut qu'il ait bien souffert; il y avait cependant mieux à faire, l'ami.

∴

Dimanche dernier, quelques camarades de Grenoble qui collaient des affiches que le *Père Peinard* a publiées à propos du 18 mars, se sont vus assaillis par la police. Nos camarades ont riposté en se servant de leurs pinceaux comme armes; quatre ont été arrêtés, parmi lesquels Cadot, les frères Reverdy et la compagne de Cadot.

Au nom de la liberté chère à notre République, les affiches ont été lacérées par ordre du parquet.

∴

Une grève importante s'est déclarée dans les ateliers de l'imprimerie Paul Dupont, à Clichy, par suite de la suppression pure et simple d'une gratification aux ouvriers travaillant le dimanche.

Plusieurs réunions ont eu lieu, à la suite desquelles M. P. Dupont a accepté de rétablir la gratification, mais a refusé de reprendre les ouvriers rotativistes. Les ouvriers, faisant acte de solidarité, ont refusé de reprendre le travail. Le patron alors de s'écrier : « Je fermerai mes ateliers, en cas de grève, s'il le faut, pendant deux mois, mais je ne céderai pas. »

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des résultats.

P. D.

∴

Alais. — La pauvre grève de Rochebelle s'est terminée dans le plus grand calme et à l'avantage des affameurs. Le calme tant prêché par toute la presse fond-secrétière et policière en général et le *Petit Méridional*, vendu, payé, revendu, repayé et toujours à revendre comme la conscience d'un député en particulier, a été rigoureusement observé par les grévistes; ils ont été bien sages, respectueux de la légalité et surtout des conseils des endormeurs intéressés qui, eux, viennent de se chamailler pendant un mois pour décrocher la place de délégué mineur. Toujours l'assiette au beurre!

Le fameux de Place a fixé à 400 le nombre des victimes de la grève qu'il renvoie par groupe et par période. La plupart de ces malheureux consentent à quitter leur pays et à aller dans le Pas-de-Calais où leurs nouveaux exploiteurs abusent de leur situation pour les surmener pour un salaire de famine.

A la Grand'Combe, ça ne va guère mieux non plus. Un socialiste y habitant me racontait hier au café que le syndicat n'en avait pas pour trois mois d'existence et que le vent était à une formidable grève qui, celle-là, serait peut-être moins pacifique que la dernière; que les ouvriers étaient déjà en butte à une foule de tracasseries de la part de leurs chefs, que le salaire diminuait tous les jours, d'une façon ou d'une autre, et qu'enfin, la semaine passée, à la suite d'une réunion qu'il y eut à Alais, la Grand'Combe avait renvoyé 60 ouvriers.

Th. L.

Angleterre.

La grève qui avait éclaté si subitement parmi les employés de la North Eastern Railroad Company est sur le point de reprendre. On se rappelle que les ouvriers avaient brusquement cessé le travail et occasionné ainsi un désarroi tel que la compagnie avait aussitôt fait la promesse aux grévistes d'examiner avec soin leurs réclamations.

Malheureusement les grévistes eurent confiance dans la promesse de la compagnie et reprirent leur travail. Maintenant que la frayeur des administrateurs est passée, ils font répondre à leurs employés qu'il est impossible de leur donner satisfaction. Le secrétaire général du syndicat des employés, M. Harford, a télégraphié cette réponse aux employés, les priant de ne pas déclarer la grève brusquement, comme l'autre fois, mais de se concerter au préalable dans des meetings.

Cette tactique nous semble bien maladroite, car c'est la soudaineté de la grève qui avait surpris les administrateurs en ne leur laissant pas le temps d'organiser un service en remplacement des grévistes. Cette fois, ils sont prévenus, et auront tout leur temps pour parer le coup. La grève est probable, mais son issue est moins certaine.

Il est à craindre que les travailleurs anglais n'aient à se repentir en cette circonstance : 1° d'avoir ajouté une confiance quelconque dans les promesses de leurs patrons; car s'ils avaient persisté dans leur refus de travailler tant qu'ils n'auraient pas reçu satisfaction, ils compteraient certainement aujourd'hui une victoire de plus; — 2° de laisser le temps à leurs adversaires de prendre leurs précautions contre une seconde attaque.

Puissent-ils, eux et leurs camarades de tous pays, être plus adroits une autre fois.

A. Girard.

Espagne.

Nous avons reçu la lettre suivante qui émane d'un prisonnier et que nous publions telle quelle sans la faire suivre d'aucun commentaire qui en affaiblirait la portée :

« ... Voici un fait strictement authentique, que je considère comme ayant une grande importance au point de vue moral. C'est assurément un des plus saillants de ceux qui se sont produits au cours du drame barbare joué ici, à Montjuich.

« Vous savez que ce procès n'est qu'une machination de la réaction espagnole, que l'on a fait une razzia d'ouvriers libéraux et précipité leurs familles dans la plus épouvantable misère. Malheureusement pour nos ennemis, leurs tortures ignobles et raffinées ont provoqué au conseil de guerre une scène de scandale inoubliable; car malgré toutes les précautions prises — on avait fermé toutes les portes, emmenotté fortement les accusés et quarante-huit gendarmes, armés jusqu'aux dents, étaient munis *chacun* d'un bâillon destiné à étouffer la vérité dans la bouche de nos camarades — malgré cela, nos amis ont fait crânement leur devoir ; c'était un échange continu d'apostrophes et de défis entre les défenseurs et les juges; la vérité et le mensonge luttaient désespérément; malgré les précautions et la supériorité apparente de la réaction, celle-ci perdit à demi la bataille et se mit à reculer presque aussi vite qu'elle avait avancé ; *elle ne parlait plus du fameux encrier d'argent qu'elle offrit au juge d'instruction Marzo, et représentant* un officier supérieur écrasant sous ses pieds un dragon tenant dans la bouche deux bombes système Orsini.

« Voici donc le fait dont il s'agit. On a formé une commission d'enquête pour contrôler les affirmations des torturés. Cette commission se compose de six membres, dont le général en chef de Barcelone comme président.

« *Ces six individus ont pénétré dans les cachots où sont Ascheri, Molas, Nogués, Luis Mas, Sumé et Callis. Ils ont présenté à chacun d'eux une déclaration toute préparée ainsi conçue :*

« Je, soussigné, déclare formellement n'avoir été « torturé, ni même maltraité par aucun de mes gar- « diens; je n'ai, au contraire, qu'à me louer d'eux; « par conséquent, je qualifie de mensonge tout ce que « la presse a raconté, etc. »

« En échange de leur signature on leur a promis :

« 1° La grâce;

« 2° Bon vin, bon pain et bonne nourriture, en attendant leur acquittement qui viendrait sous peu de Madrid.

« Aucun d'eux n'accepta, sauf Ascheri qui eut la faiblesse de signer. En présence du refus catégorique des autres condamnés, les membres de la commission changèrent de tactique; ils usèrent de prières, de supplications, mais n'obtinrent pas un meilleur résultat; alors ils supplièrent leurs victimes de pardonner à leurs bourreaux, disant que *c'était un malentendu!* etc. A quoi tous répondirent par un refus catégorique. Ascheri garda le silence... »

Le tombeau s'entr'ouvre, les victimes peuvent commencer à parler. Après la lettre ci-dessus, et dont nous ne donnons pas, pour cause, le nom du signataire, voici un autre document que nous avons reçu et dont la véracité nous est attestée par des camarades connus.

L'opinion publique finira-t-elle par s'émouvoir, après que tant de lâchetés, — le Panama, l'Arménie, la Crète — l'ont laissée insensible?

Liste des gardes civils qui exécutèrent les tourments.

José Mayans, né à Ibisa, Mallorca; il est marié et habite le quartier neuf. Il est chargé d'appliquer les « mordazas » (bâillons) et les terribles instruments de torture qui arrachent la chair des lèvres, des poignets et du cou. Il est aussi chargé de diriger le supplice du fouet que les gardes civils appliquent d'heure en heure. Mayans et Carreras sont les deux plus terribles bourreaux aux ordres du lieutenant Portas.

M. Carreras, d'Alicante, vingt-huit ans, marié ; il fait actuellement partie de la police judiciaire. C'est lui qui applique sur le corps les fers rougis au feu.

J. Estorqui, de Navarro, trente-huit ans, marié. Ce dernier et José Mayans ont été décorés et jouissent d'une pension mensuelle de 30 réales, pour les services qu'ils rendirent dans la dernière affaire (tourments appliqués lors des procès du Licéo et Pallas, sans doute — N. du T.). Estorqui est chargé du supplice qui consiste à tordre les testicules avec cet appareil spécial fait de roseaux et de cordes de guitare.

Il faut ajouter à cela la privation de nourriture et d'eau, la marche continuelle durant les vingt-quatre heures du jour. Nos corps sont couverts de cicatrices et nous ressemblons bien plus à des cadavres qu'à des êtres vivants.

Liste des gardes civils qui appliquèrent la torture.

José Mayans, d'Ibisa.

Inturcio Estorqui, de Navarro.

Manuel Carreras, d'Alicante.

Félix Cabral, de Mesca, 35 ans, marié, décoré : jouit d'une pension mensuelle de 10 réales pour services identiques rendus antérieurement.

Rafael Mayans-Roca, fils de José Mayans, 20 ans, célibataire.

Caporal Botas, de Léon, 40 ans, marié (il est du poste de Saint-André).

Caporal Sirilo Ruiz, de Logrono, 33 ans, marié.

Leandro Lopez Parillas, de Teruel, 28 ans, marié.

Ces bourreaux sont commandés par le lieutenant Portas, qui assiste aux scènes de torture et les dirige avec une sauvage indifférence.

(*Liste du détenu Callis.*)

Lettre de Callis.

Compagnons,

Hier, à 4 heures, le médecin militaire vint nous visiter pour s'informer des tortures qui furent appliquées et voir si nous avions des cicatrices. Nous lui en montrâmes en abondance.

Je ne sais si ce sera dit au tribunal à notre profit ou à notre désavantage, mais, vous le savez, pour ces choses-là je suis pessimiste, etc.

Callis.

(D'après une 1re copie.)

Lettre de Juan B. Ollé.

Chers compagnons, salut!

Voici le récit de mon martyre à Montjuich.

Le soir du 4 août, je fus appelé par l'officier de garde ainsi qu'Esqueri et Gana. On nous remit entre les mains des bourreaux bien connus.

Ils me firent entrer dans le cachot n° 1 et, une fois là, ils me lièrent barbarement avec les mal nommées « esposas » (menottes, qui veut dire aussi épouses — N. du T.). Sous la menace du fouet et étroitement surveillé, on m'obligea à marcher. Au bout de vingt-quatre heures, j'étais exténué : quand je marchais, Gana ou Esqueri s'arrêtaient et, quoique séparés, l'un entendait les cris d'angoisse que poussait l'autre. Je restai dans cette situation trente-neuf heures sans manger ni boire et sans m'arrêter un seul instant. (Pour toute nourriture, morue sèche.) Au bout de ce temps, deux bourreaux entrèrent et me demandèrent si je voulais déclarer : je leur dis que . . . . . alors ils me jetèrent dans le souterrain (endroit où sont appliqués les fers rougis au feu sur la chair des patients) et, une fois là, ils me dirent que si je ne parlais pas, je sortirais mort. Ils me dirent que moi et les autres nous avions abandonné les bombes trouvées dans la calle de Tiballer. Pour n'avoir pas répondu affirmativement, ils me fouettèrent sauvagement, me disant que ceci n'était que la première partie et que la seconde partie se passerait là; et ils m'enfermèrent dans le zéro. Réellement je sortis comme mort, ainsi que l'avaient dit ces misérables, et tout noir des coups reçus dans cette bastonnade. Je perdis connaissance, ils me montèrent au cachot, et une fois là le sang commença à me jaillir de la bouche et du nez (quinze jours après, je saignais encore de la bouche et ma peau était toute en lambeaux). Une heure après, tout ensanglanté que j'étais, ils m'amenèrent devant l'inquisiteur qui me dit : « Est-ce à dire que tu ne veux rien déclarer? » et il m'interrogea sur divers individus dont je ne connaissais seulement que quelques-uns de vue; puis il me congédia. Un des bourreaux me dit : « Maintenant tu le diras. » Deux heures après, ils me servirent un bouillon et, dans la nuit, Portas entra et me demanda : « Lesquels sont les terroristes? — Je l'ignore. — Si, tu le sais, tu es ami de Luis Mas et tu dois les connaître; je te donne dix minutes, ou alors le bal recommence! »

Ce temps écoulé, ils me firent lever et me torturèrent une fois de plus. J'étais dans un tel état de faiblesse et la plante des pieds me faisait si mal que je ne pus me chausser et dus rester pieds nus. Que de temps j'ai souffert ainsi! J'étais tout meurtri et, comme en cet état je me plaignais et parce que je m'arrêtais, un bourreau entra et me donna deux coups de bâton par la pointe, l'un sur la tempe et l'autre dans les flancs, ce qui me fit perdre le peu de forces qui me restaient. En me relevant, il me dit : « Puisque tu ne peux tenir sur tes pattes, au mur! » Je restai ainsi jusqu'au matin, mais je dus céder à la peine et je me laissai choir. Ils me relevèrent alors, pour me laisser retomber, me donnèrent des coups de pied et me maltraitèrent horriblement; puis ils partirent comme s'ils avaient accompli un devoir sacré.

Une heure après, ils me donnèrent quelque nourriture, et comme je leur demandais de l'eau, ils me la refusèrent. Deux heures après, ils me lièrent férocement et la promenade accompagnée du fouet recommença. La soif me dévorait. Quand je leur demandais de l'eau, ils me disaient : « Déclare ce que tu sais; tu connais beaucoup de ceux qui sont là-haut et entre compagnons tout se sait. Quand tu parleras, nous te donnerons de l'eau et te laisserons reposer. Sinon, tu n'as plus qu'à mourir ainsi. »

Avec cela, l'état de grande faiblesse dans lequel je me trouvais me faisait entrevoir des mondes inconnus. Parfois c'était un abîme ouvert sous mes pieds et je me heurtais aux murs du cachot.

Enfin, pour détailler une par une toutes ces férocités, il faudrait beaucoup de papier. Ceci dura jusqu'à 10 heures. A ce moment, je perdis le monde de vue. Je me rappelle seulement que j'eus un grand cauchemar où tout tournait autour de moi. Le matin, je me retrouvai lié dans un coin du cachot : ils me firent lever et vers le milieu du jour ils me retirèrent les menottes et me donnèrent à manger et un peu d'eau. Dans la soirée, ils me changèrent de cachot et Portas me dit que c'en était fait de moi si je ne lui disais pas où était Luis Mas. Je lui répondis qu'il pouvait me tuer, mais qu'il m'était impossible de dire ce que j'ignorais. Ses menaces m'épouvantaient au point que je commis des atrocités. Je mangeai des morceaux de la chaux des murailles, je bus le pétrole de la lampe du cachot, mon urine, etc., mais tant de saletés restèrent sans résultat. A 11 heures du soir, les gardes de ronde entrèrent et me donnèrent à manger et de l'eau et me laissèrent reposer. Je voulais dormir, mais je ne pus y parvenir, car j'entendais des cris horribles. C'était la nuit du 8 août.

Le lendemain, ils me donnèrent trois ou quatre fois à manger et autant d'eau que je leur demandai, mais j'étais résolu à ne pas manger tant que je serais entre leurs mains.

Dans la soirée Portas entra et me dit : « Nous avions cru, Ollé, que tu étais un des principaux auteurs; comme cela n'est pas vrai, je te ferai monter dans un pavillon où se trouve Gana — et quand tu seras en liberté, tu ne diras rien de ce qu'ils t'ont fait, tu n'y gagnerais rien. » Je lui répondis que j'étais bien au-dessus de ce qu'il m'avait supposé. Il me dit : « Oui, mais tu achetais des journaux anarchistes;

pourquoi pas des journaux catholiques, pourquoi ne te plaisent-ils pas? »

Tout cela est indigne et sauvage, mais la manière dont on m'a jugé ne l'est pas moins. Je fus accusé par la victime Noguès, individu que je connaissais seulement de vue. Il dit que je faisais des souscriptions pour l'achat de matières explosives et qu'une fois, un soir, je prévins les assistants des réunions qui se tenaient au cercle des charretiers, que l'argent que je recueillerais serait pour cela et non pour ce qu'avait dit Luis Mas. Je répondis que c'était faux et le juge ne prit pas la peine de vérifier le fait cité par l'accusateur, entre Mas et moi, sans doute parce que ce serait trop fâcheux de savoir la vérité... etc...

J. B. Ollé y Solé.

2 janvier 1897, cachot 11 bis.

Château de Montjuich.

Depuis cinq mois je suis privé de toute communication et pour toute compagnie j'ai un autre malheureux qui n'est pas impliqué dans le procès et a souffert autant que moi.

(Copié d'après l'original.)

1re lettre de Luis Molas.

Ami,

Nous tous, les six, qui sommes au pouvoir de la garde civile, nous n'avons commis d'autre délit que celui de passer plusieurs jours dans le cachot zéro, entre les mains des bourreaux.

Lorsque moi et les autres nous arrivâmes en cette Inquisition, nous étions innocents de tout, mais après neuf jours et neuf nuits de tourments intolérables, tous, nous étions auteurs et complices de ce grand crime.

. . . . . .

Pendant que vous entriez dans le pavillon du juge, nous trois Ascheri, Noguès et moi, nous étions placés en trois lieux, avec des gardes civils et interrogés par eux. Voyant que je ne parlais pas autant que les autres, Portas voulut me tuer à coups de poings.

Ils firent de même lorsque je leur dis que je t'avais connu auparavant au cercle des libres penseurs, et m'enfermèrent toute la nuit dans le « zéro ». Ils voulaient que je déclare t'avoir vu chez les charretiers aux réunions publiques ou secrètes, etc., etc.

. . . . . .

J. Molas.

Déchire ce mot en mille morceaux.

(*A suivre.*)

CORRESPONDANCE ET COMMUNICATIONS

Tous les journaux amis sont priés, pour envois de livres, journaux, souscriptions aux prisonniers de Barcelone, de prendre note de l'adresse suivante :

Romain Cantié, dormitorio 6, carcel National, Barcelone.

Ne plus rien expédier à l'adresse de Ferradas.

∴

Groupe des Xe, XIe, XIXe et XXe. — Réunion tous les jeudis et samedis chez Turpin, 19, faubourg du Temple, au premier.

Samedi 3 avril, conférence par le camarade Humbert.

Sujet traité : *Le Spiritualisme et le Matérialisme.*

Tous les libertaires sont invités.

∴

Le *Repaire du XIIIe* se réunit tous les dimanches, à 2 heures, sur le talus des fortifications, porte d'Italie. — Le 28 mars, ballade à Choisy-le-Roi.

∴

Bibliothèque sociale du XVIIIe arrondissement. — Réunion privée le samedi 27 mars, à 8 h. 1/2.

∴

Grande réunion publique et contradictoire, samedi 27 mars 1897, à 8 h. 1/2 du soir, salle Chaynes, 12, rue d'Allemagne.

Parleront contre la grève générale : Paul Lafargue, Jules Guesde, Gabriel Deville, Carnaud.

Leur répondront : Vaillant, Renou, Eugène Guérard, Allemane. En outre, les citoyens Brousse, Jaurès et Millerand sont invités à se prononcer sur la question.

Après avoir entendu le pour et le contre, les travailleurs jugeront s'ils peuvent eux-mêmes s'émanciper par la grève générale ou s'ils doivent avoir exclusivement confiance dans le système électoral et les discussions du Parlement.

Nota. — Il sera perçu 25 centimes pour les frais de la réunion.

∴

Bibliothèque sociologique des Travailleurs du XIIe et de la banlieue de l'Est. — Réunion le samedi 27 mars, à 9 heures, au local convenu.

Ordre du jour : *La situation au point de vue révolutionnaire.*

∴

L'Internationale scientifique. — Réunion tous les mardis, à 9 heures, chez Rosnoblet, 281, rue Saint-Denis, au premier.

Mardi 30 mars, conférence par le camarade Prudhomme.

Sujet traité : *De la cohésion dans le groupement et la propagande révolutionnaire.*

∴

La Solidarité. — Dimanche 4 avril, à 2 heures, grande matinée avec le concours de tous les chansonniers libertaires, donnée dans les salons Turpin, 127, rue de la Roquette.

Audition par les célèbres vielleux-cornemuseux Pizou et Contamine dans leurs bourrées bourbonnaises.

Causerie à la bonne franquette par les camarades Broussouloux et Tortelier.

Prix d'entrée : 60 centimes, donnant droit à une consommation.

∴

Banlieue Villejuif-Kremlin. — Le groupe sociologique se réunit le dimanche, à 9 heures, 139, route de Fontainebleau. — Le 28 mars, causerie par Barbassou sur l'agriculture et la propriété.

∴

Les camarades qui veulent correspondre avec le compagnon Decamps sont priés d'adresser leurs lettres à l'adresse ci-dessous :

Decamps, Free initiative colonie
Campgaw, P. O. Wickof
N. J., Etats-Unis.

∴

Broussouloux, en revenant de Limoges où il va cette semaine, se propose de passer par Commentry, Montluçon, Nevers, Fourchambault, Bourges, Tours, Le Mans, Angers, Lorient, Saint-Nazaire, Nantes.

Les camarades de ces villes et des pays intermédiaires qui pourraient y organiser des conférences sont priés d'écrire de suite au *Père Peinard*, 15, rue Lavieuville, Montmartre-Paris.

∴

Amiens. — Tous les camarades, et spécialement les jeunes anarchistes, sont invités à la réunion du groupe *Les Libertaires*, dimanche prochain 28 courant, à 5 heures du soir, au Cent de piquet, faubourg de la Hotoie. — Sujet : Question de tactique.

Prière d'être exact.

∴

Nimes. — Les Libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

Les Heures claires, par E. Verhaeren; une élégante plaquette chez Deman, Bruxelles.

La Bêtise parisienne, par P. Hervieu; 1 vol., 3 fr. 50, chez Lemerre, passage Choiseul, 23.

Paradoxes sociologiques, par Nordau; 1 vol., 2 fr. 50, chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Messidor, roman, par D. de Laforest; 1 vol., 3 fr. 50, chez Dentu, 78, boulevard Saint-Michel.

Le 5e fascicule de *Worte eines Rebellen*, de Kropotkine, chez Matthias, 20, Little Pulteney st., Soho, London, W.

Le Coopératisme devant les écoles sociales, par A. D. Bancel, préface de J. Grave; 1 plaquette, 1 fr. 50, Bibliothèque artistique et littéraire de la *Plume*, 31, rue Bonaparte.

∴

La *Librairie du Progrès* de Maurice Lachâtre, 11, rue Bertin-Poirée, vient de publier en brochure la série d'articles publiés, il y a quelque temps, par notre collaborateur A. Girard, dans le *Libertaire* sous le titre : *Education, autorité paternelle.* La couverture est illustrée d'un dessin de Luce.

Nous la tenons à la disposition des camarades au prix de 0 fr. 10 dans nos bureaux, 0 fr. 15 franco, ou 7 fr. le cent.

∴

Les amis de la *Bibliothèque des Temps Nouveaux*, 51, rue des Eperonniers, Bruxelles, viennent de nous envoyer la *Bibliographie de l'anarchie*, par M. Nettlau, un de nos correspondants, préface d'Elisée Reclus. C'est un fort volume de 294 pages.

C'est la nomenclature, avec les dates, le nombre d'éditions, de tout ce que l'auteur a pu se procurer de ce qui a été publié sur l'anarchie, en toutes les langues de la terre. Il fallait un polyglotte et un chercheur comme notre ami, pour réussir ce travail de bénédictin.

Ce volume utile à tous ceux qui s'occupent de l'anarchie, vu les difficultés de la composition, — le titre de chaque ouvrage étant cité en la langue dans laquelle il a été publié, — est mis en vente au prix de 5 francs.

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur étudiant. — Non, je n'ai pas l'affiche de Biribi. — Quant à ce qui est de l'attitude du groupe des E. S. R. I., vous pouvez avoir raison, mais le camarade auquel vous répondez n'a pas tort non plus. Les anarchistes, en tant qu'anarchistes, doivent rester inébranlablement sur le terrain des principes, mais d'un autre côté il y a des questions où le sentiment vous fait révolter avec ceux qui se révoltent, souffrir avec ceux qui souffrent. Avec le sentiment on ne discute pas, cela est vrai, c'est pourquoi il est toujours impulsif.

Il y a un fait, c'est qu'à l'heure actuelle, le rôle de la France, en les affaires de Crète, est ignoble; la foule est contre, et pourtant elle ne bouge pas; on lui a dévoilé les horreurs de Montjuich, elle ne s'en émeut guère; on lui joue la comédie d'Arton et du Panama, elle a presque de l'indulgence; ce j'm'enfichisme dénote un sale esprit dans la génération actuelle. Cela, les bars et l'alcool, est navrant pour l'avenir. Si les idées généreuses la laissent indifférente, que devons-nous espérer pour les nôtres?

Il y a deux écueils à se garer : en se mêlant aux questions étrangères à l'anarchie, il faut éviter les concessions qui vous font perdre la notion exacte des choses; d'autre part, en se retranchant en les abstractions, on perd également cette notion, en discutant sur la « consubstantialité », alors que les barbares enfoncent les portes de Byzance. Il n'y a pas de critère pour indiquer le point précis où il faut s'arrêter : à chacun de se le faire.

M., à Caudebec. — Reçu règlement. Merci.

Protesta Humana. — Le camarade Lombardi, de San-Francisco, demande une réponse à sa lettre.

H., à Rotterdam. — 2 fr. 75 franco. Mais il est toujours prudent d'ajouter 0 fr. 25 pour faire recommander l'envoi.

S., à Roubaix. — J'envoie les *Paroles*, mais n'ai pas d'argent pour aller chercher le J. Huret.

T., rue de L. — J'ai bien lu les articles en question, mais puisque les rédacteurs du *Journal* font du protectionnisme en prohibant la reproduction de leurs articles, nous nous abstiendrons également de les signaler dans notre rubrique *A lire.*

V., à Nimes. — Reçu mandat. Merci. — Les brochures de 0 fr. 15, laissées à 0 fr. 10, ne font que 33 0/0 et non 40.

A., à Marseille. — Il a été rendu compte, en leur temps, de ces pièces; nous ne pouvons y revenir.

D., Villefranche. — Volumes expédiés.

F., à Amiens. — Entendu parler de rien.

L., à Pantellaria. — Nous n'avions que celle de Jean Manganaras à Patras; mais il doit être en prison en ce moment.

Reçu pour la publication bi-hebdomadaire : T. J., à Dràganesci, 1 fr. — Th. L., 2 fr. — Voilling, 1 fr. — G., à Londres, 1 fr. — En tout : 4 francs. — Listes précédentes : 169 fr. 20. — Total général : 173 fr. 20.

Reçu pour le journal : Partie de cartes entre camarades, 10 fr. — B., rue L., 0 fr. 40. — Vulgus, 1 fr. — O. R., à Jemmapes, 1 fr. — Marseille, par B., moitié du produit de la soirée familiale, 10 fr. — Montal, 1 fr. — L'anarchie errante, 10 fr. — G., à Londres, 1 fr. — Merci à tous.

G. L., à San-Francisco. — C., à Romainsmotier. — S., à Lootcha. — Tobaconist, Londres. — G., à Orléans. — S., à Roubaix. — B., à Marseille. — Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : Denéchère.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, RUE BLEUE, 7.